

CHARLES DE FOUCAULD AU MAROC 1883-1884

Le texte : *Reconnaissance au Maroc* n'est pas un exposé de vie chrétienne : la conversion de Charles de Foucauld n'a lieu qu'en 1886 et durant le voyage rien ne la laisse supposer.

Ce n'est pas non plus un guide touristique : en 1884 il n'est pas question de tourisme au Maroc mais ce n'est pas une "terra incognita", un pays inconnu. Le mérite de Charles de Foucauld est d'avoir cartographié et expliqué toutes les régions où il est passé.

Un titre assez significatif : "Reconnaissance" c'est plus qu'une exploration ou un récit d'aventures : cela implique une découverte approfondie et précise de toutes les zones parcourues. Les aventures, car il y en a, sont racontées de façon détachée, sans aucun trémolo dramatique, même quand il y va de sa vie. Un exemple sur la fin du voyage, à quelques jours de la frontière algérienne : "je me sentis tout à coup tiré en arrière et jeté à bas de ma monture". Les deux voleurs, faux guides, fouillent ses bagages, prennent un revolver qui y était caché et discutent de son sort pendant un jour et demi. Et Charles de noter : "je ne perdais pas un mot de la discussion. Étrange situation d'entendre durant un jour et demi agiter sa vie ou sa mort par si peu d'hommes et de ne rien pouvoir pour sa défense". Une négociation avec les Juifs de Debdou, ville où il va, le tirera de ce mauvais pas. Pas d'autres détails.

La reconnaissance est un terme militaire et ce n'est pas exagéré dans ce cas. Le vicomte Charles de Foucauld après une année brillante de sous-lieutenant au 4^e chasseurs d'Afrique, basé à Mascara dans le sud oranais mais en lutte contre le marabout Bou Amara, aux limites du territoire algérien, a de nouveau démissionné de l'armée (lettre du 28 janvier 1882). Il est s'est mis en tête d'explorer à fond ces territoires du Sud, si mal connus.

"Quand on a dit qu'on fera une chose, écrit-il à sa sœur Marie de Blic, rien ne doit nous empêcher de le faire."

Il n'est donc pas en mission officielle quand il prépare son voyage en 1882 mais il sait l'intérêt colonial et stratégique du Maroc pour la France.

Où en est le Maroc dans les années 1880 ? Pour un moment encore c'est un sultanat indépendant et de la tutelle d'Istanbul et des ambitions européennes mais il est menacé car en Europe c'est la pleine vogue de la colonisation. Il est du "devoir de l'homme blanc" (Kipling) d'apporter les "lumières" de la civilisation – laïques ou chrétiennes au monde entier. "Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures." Jules Ferry (J.O. du 28 juillet 1885)

Le Maroc a le privilège d'être dirigé par des dynasties vraiment marocaines, arabes ou berbères. Arabes les Idrissides (descendants d'Ali et de Fatima, gendre et fille du prophète) qui ont choisi Fès ou Faz comme capitale d'un royaume très ouvert vers le Sud, commandant les routes qui du Tafilalt mènent au Soudan à travers le désert : le Soudan c'est l'or et l'ivoire, les peaux de lion et de léopard, ce sont surtout les esclaves noirs.

Berbères, les Almoravides au 11^e siècle, puis les Almohades, dynasties issues du Haut Atlas. Ils ont créé Marrakech mais surtout lancé leurs troupes à la conquête de l'Espagne : "al

Andalus”. Rappelons la parenté entre les trois minarets : la Koutoubia de Marrakech, la Giralda de Séville, le minaret inachevé dit tour Hassan de Rabat.

Après les Mérinides et les Saadiens arrivent les Alaouites, eux aussi descendants du prophète et originaires du Hedjaz. Du Tafilalt et du Sud-Est du Maroc, ils gagnent le Nord puis les côtes. Le plus célèbre représentant de la dynastie est Moulay Ismail le fondateur de Meknès, contemporain de Louis XIV : échanges d’ambassades, rachat de prisonniers... C’est la dynastie qui règne encore au Maroc.

Au 19^e siècle, alternance de succès et de décadences guettés par les Européens qui grignotent depuis longtemps le Maroc. Les plus anciennement établis, Espagnols et Portugais ont vu leurs territoires régresser : les Portugais ont abandonné Mazagan (El Jadida), les Espagnols Tétouan mais ils s’accrochent à Ceuta et Melilla. Les Britanniques basés à Gibraltar (1704-1705) ont installé un très ancien consulat à Tanger (1789). Au 19^e siècle cette ville devient quasiment une ville internationale avec des consuls suédois, danois, allemands et français d’où un quartier avec de belles villas européennes, des hôtels, des cafés avec serveurs en habit et queue de pie (voir le récit de Pierre Loti en 1888).

La France intervient de plus en plus ouvertement car elle veut unifier tout le Maghreb sous son autorité : Algérie, 1830-40, Tunisie 1881.

En 1844, Moulay Abderrahmane, ami et allié de l’émir Abdel Kader, est battu à la bataille de Isly et la convention de Lalla Maghnia en 1845 délimite la frontière algéro-marocaine sauf dans l’extrême sud “puisque la terre ne s’y laboure pas”. Or, quel est le terrain de reconnaissance de Charles de Foucauld ? Grâce à des accords commerciaux et surtout à la conférence de Madrid de 1880 qui permet aux étrangers d’acquérir des propriétés au Maroc, on voit les Espagnols s’intéresser aux mines (fer au Djebel Ouksen, kaolin...), les Français exploiter de bonnes terres dans la plaine de Rharb, le long de l’oued Sebou, équiper le port de Dar El-Beida (Casablanca) le quart du commerce extérieur y transite), monter des systèmes de transports entre Rabat et Casa...

Toutes ces activités justifiant le réseau des consulats et agents consulaires français : Tanger, Rabat, Salé, Casablanca, Mogador (Essaouira). L’ambassadeur de France réside à Fès, la capitale.

Un des premiers invités célèbres à parcourir les “sentiers des ambassades” est le peintre Delacroix qui a réalisé un merveilleux documentaire d’aquarelles de Tanger à Meknès et Fès en 1832.

Six ans après Foucauld, c’est Pierre Loti qui en 1888 voyage avec l’ambassadeur Jules Patenôtre de Tanger à Fès mais son œil acéré ne se livre pas aux mêmes observations que Charles de Foucauld, aucun souci, ni de géographie ni de cartographie, il hume goûte, touche et s’imprègne de sons, de couleurs, d’odeurs. Il voyage en esthète et même en antiquaire.

Bref, ce n’est pas encore le protectorat, institué seulement en 1912, mais les étapes se précipitent :

1904 : accord France Angleterre, un troc : l’Egypte contre le Maroc.

1905 : après la visite inquiétante de Guillaume II à Tanger, riposte du traité d’Algesiras : France et Espagne sont les mandataires de l’Europe au Maroc.

Consortium des banques qui étranglent financièrement le Maroc.

1907 : travaux du port de Casa.

1911 : Envoi de troupes (avec Lyautey) pour aider le sultan à reprendre Fès aux mains des tribus insurgées.

1912 : Protectorat conclu.

Après 1912 : Campagnes contre les tribus insurgées (Rif, Tafilalt, Moyen Atlas), de moins en moins nombreuses, jusqu'aux années 30.

La préparation du voyage.

Après sa démission en 1882, au grand désespoir de sa famille qui le considère vraiment comme une tête brûlée et le met sous surveillance financière, Charles de Foucauld gagne Alger où il va se loger du côté de Bâb el Oued, un des quartiers pauvres d'Alger. Mais, peu lui importe : il démarre une existence d'ascète laïc.

Son lieu de vie favori, durant un an, c'est la bibliothèque d'Alger dont le responsable (de 1869 à 1891) est un ancien explorateur, Oscar Mac Carthy, providence de tous les "Sahariens". Respect et affection transparaissent dans les lettres de Charles de Foucauld de 1883 jusqu'à son entrée à la trappe en 1890. À la veille de son départ, il envoie ses affaires et son testament à Mac Carthy – confiance totale.

Il apprend l'arabe et lit le Coran acheté à Alger. "L'islam me plaisait beaucoup, écrira-t-il plus tard, par sa simplicité de dogme, simplicité de hiérarchie, simplicité de morale". Plus tard, il modifiera cette bonne opinion. Mais comme tous les officiers français d'Afrique à cette époque, il préfère et admire les Berbères, même groupe ethnique aux composantes variées que les Kabyles d'Algérie. Pour apprendre le berbère il s'adresse à son ami Adolphe de Calassanti Motylinski, traducteur militaire, spécialiste de langue et culture berbères. Amitié établie dès 1881 lors de leur campagne commune dans l'Oranais et qui durera jusqu'à la mort de Motylinski en 1907 (typhus), malgré leurs chemins de vie différents. Par la suite, Motylinski deviendra universitaire, professeur à Constantine et directeur de la Medersa sous la direction de René Basset, recteur de l'Université d'Alger et Charles deviendra chrétien passionné de l'amour du Christ, trappiste puis prêtre. Mais, leur goût commun d'expéditions lointaines les amènera à se rejoindre dans le Hoggar en 1906 après avoir correspondu et travaillé sur les écrits et langages touaregs.

La première édition des textes touaregs en prose, attribuée à Motylinski a été en fait complétée et mise au net par le Père de Foucauld. De même pour le Tome 1 de la grammaire et dictionnaire paru en 1908.

Revenons à la préparation du voyage :

Quel itinéraire ? Charles veut remplir "les blancs de la carte" et même corriger les erreurs, car si la cartographie du Maroc était bonne pour les côtes, elle était imprécise pour les zones de montagnes et le Sud. Il a eu accès à deux récits d'explorateurs allemands publiés en allemand (Charles lisait cette langue) Gerhard Rohlfs qui s'est rendu en 1862 et 1864 dans la région du Draa et du Tafilalt et Oscar Lenz qui a mené de 1879 à 1880 une expédition transsaharienne du Maroc au Sahara et au Soudan.

Il y fait allusion à plusieurs reprises dans son texte mais ne passe pas exactement aux mêmes endroits. Il explore beaucoup le Sud : vallées du Draa, du Todra, du Ziz, du Souss et au Nord-Est vallée de la Moulouya.

Quel matériel emporter ? Foucauld veut faire de la cartographie. Avec l'aide d'officiers, dont un cousin commandant dans la marine, il prépare avec soin son sac

d'explorateur scientifique : boussole, montre, sextant, lunette, théodolite, tout cela pour le repérage précis et pour le dessin une chambre claire démontable qui tenait dans un étui de 28cm/7/3 (Théodore Monod en utilisera une plus petite au cours de ses voyages en solitaire). C'est un appareil qui utilise les propriétés du prisme (alors que la camera obscura, beaucoup plus volumineuse, se servait de miroirs inclinés sur papier sombre) et fait ainsi refléter sur papier blanc l'image inversée d'un habit ou d'un paysage. On décalque tout simplement les contours et ensuite, on soigne les détails (ombres, végétation, bâtiments)

Un revolver, quelques habits de rechange. Tout tient dans deux sacs qui ont vite remplacé les deux valisettes de cuir, trop voyantes, prévues au départ.

Et l'argent :

Il en faut et beaucoup plus que les quelques pièces d'argent et les quatre boules en or que René Caillé avait emporté 50 ans plutôt. Mais, René Caillé parlait fort bien l'arabe. Capable de réciter la "Fatiha" il était pris pour un marabout et pouvait entrer dans les mosquées.

Charles demande à son cousin, Guy de Latouche, une provision de 3000 francs or (presque 45000 €) pour moitié en pièces, pour moitié en corail ouvragé. Et il lui faudra aller chercher une rallonge de 2000 francs auprès du consul de France à Mogador (Essaouira).

C'est Mac Carthy qui lui trouve son déguisement et son compagnon de route. Le rabbin Mardochee Abi Serour est un juif marocain, originaire d'Akka au Sud de l'Anti Atlas, commerçant, archéologue amateur. Il s'était insinué dans les bonnes grâces de l'illustre voyageur Duveyrier et était même allé à Paris, reçu à la Société de géographie. Mais ensuite, ses affaires avaient périclité et il vivait à Alger. Le contrat passé avec le vicomte Charles de Foucauld est pour lui une aubaine : outre le salaire mensuel, augmenté des contributions de Mesdames de Blic et de Bondy, il a la promesse d'une forte récompense s'il ramène son employeur en bon état.

On a beaucoup parlé des relations difficiles entre Charles de Foucauld et Mardochee et en effet, dès les premières lignes de la "Reconnaissance au Maroc", signée du seul vicomte de Foucauld, l'absence de Mardochee est surprenante : "Je remercie tous ceux qui m'ont encouragé, protégé, aidé : les uns sont Français, les autres Marocains : il en est de chrétiens, il en est de musulmans. Qu'ils me permettent de les unir en un seul groupe pour les remercier tous ensemble". Pas un seul mot pour Mardochee !

On peut dire qu'il y a eu méconnaissance réciproque des deux hommes : Mardochee croyait partir pour un tranquille voyage dans des régions qu'il connaissait, allant de "mellah" en "mellah". Ce n'était pas le cas de Charles de Foucauld. Dans une lettre à son cousin, Georges de Latouche, datée de Fès le 14 août 1883 :

"Jusqu'ici, je ne suis pas content du tout de Mardochee, il est poltron et paresseux au delà de toute expression. Par dessus le marché, il est affreusement douillet : il passe son temps à geindre et quelques fois même, il pleure à chaudes larmes. Dans les premiers jours ce n'était que ridicule, à la longue c'est fort ennuyeux..."

On sent la différence entre un jeune officier de 25 ans, en pleine forme, et un homme de 50-60 ans au passé mouvementé. Charles cependant lui rend hommage vers la fin du voyage, durant l'épisode le plus tragique : l'attaque de Debdou. "Au moment

de la bagarre, le rabbin Mardochee s'était bien conduit : il était venu à mon secours. Mais que pouvait-il, on lui fit sentir la pointe d'un sabre..."

Et le déguisement ?

Toujours sur les conseils de Mac McCarthy, et puisqu'il voyage avec le rabbin Mardochee, Charles choisit de prendre vêtement et identité juive : il devient le rabbin Joseph Aleman, d'origine russe, voyageant en Afrique du Nord.

Mais, outre qu'un Ashkénaze ne se promène pas tellement chez les Sépharades, il ne sait ni le Yiddish ni l'hébreu et multiplie les erreurs de comportement. Alors, il préfère revêtir le costume très simple des Juifs marocains, se faire pousser les cheveux pour avoir les deux tresses encadrant le visage, les nouaders et souvent passer pour muet. Par contre, il répète souvent et consciemment une faute énorme de comportement : il est incapable de respecter le shabbat : "De tous les ennuis auxquels m'a soumis ma condition de Juif, je n'en connais aucun qui approche celui-là : perdre 52 jours par an ! On essaie de barricader sa porte, on bouche les fentes et on se met au travail mais c'est difficile d'être seul ce jour-là... or a-t-on jamais vu au Maroc Juif écrire durant le shabbat ?" (*Reconnaissance* p. 14)

Pourtant, à l'abri dans les Mellah, les quartiers juifs, il a sa chambre où il peut recopier ses notes, vérifier ses données et observer avec peu de bienveillance les comportements de ses "coreligionnaires".

En fait son opinion sur les Juifs reflète celle de la société française d'alors (Drumont *La France juive* 1883, l'affaire Dreyfus 1894). Il a dû beaucoup souffrir du mépris général enduré par les Juifs au Maroc (on crache sur lui à Chechaouen).

En étudiant maintenant le déroulement de son voyage, même rapidement, nous pouvons constater qu'un réseau de protections, plus ou moins visible, protégea le voyageur.

Pour le prouver, il y a tout simplement son texte, à la fois honnête et discret et les quelques lettres qu'il envoya à sa famille lors de ses principales étapes.

En résumant, trois groupes de protections :

Les recommandations officielles :

C'est tout le réseau consulaire qui est au courant. Le gouverneur général de l'Algérie, M. Tirman, l'a recommandé. Il est fort bien reçu à Tanger par M. Ortega qui lui donne des lettres pour ses agents et pour les grandes familles juives et le "munit de toutes les lettres de recommandations qui pouvaient m'être utiles : il n'en fut pas une qui ne me servit par la suite"...

Même accueil auprès de M. Dumontel à Mogador (Essaouira) lorsqu'on l'introduit malgré son aspect loqueteux et crasseux. Il est logé dans un hôtel pension arrangé à l'européenne, tenu par des Juifs espagnols. "J'y ai une chambre convenable" écrit-il à sa sœur, je vais déjeuner chez M. Montel et je fréquente la colonie française, très peu nombreuse : un négociant et sa femme, un médecin, un missionnaire marié d'origine anglicane mais français, qui a toujours des amis d'Europe dans sa maison. Il s'y trouve en ce moment une jeune anglaise très bien. C'est agréable d'aller passer la soirée dans cette maison où j'entends chanter "Le lac" et surtout "L'envoi de fleurs".

Le réseau juif :

Il y a d'abord les grandes familles "M. Benchimol à Tanger, dont le nom est connu en France par les importants services que depuis plus d'un siècle sa famille ne cesse de rendre à notre pays, m'avait donné une lettre pour un des principaux négociants de Fès, M. Ben Simoun". Ce dernier aide énormément Foucauld, lui recherchant toutes les possibilités pour aller de Fès et Meknès à Bou el Djad par une zone assez sauvage. "Il montra en tout une intelligence, une activité, une discrétion dont je ne devais pas trouver d'autre exemple au Maroc".

Foucauld exagère car il trouvera aussi un accueil remarquable au bout de son voyage à Debdou. Il est vrai que les commerçants juifs font un commerce régulier avec l'Algérie "va et vient continuel entre cette ville et Tlemcen". Les Israélites forment les trois quarts de la population et Foucauld passera la frontière avec une caravane juive.

Mais il ne parle guère de tous les Mellah où, grâce à Mardochée, il est logé et abrité. Dans son avant-propos il reconnaît que son déguisement a été vite percé à jour mais, dit-il, "les juifs marocains, tous commerçants, appelés fréquemment par leurs affaires, soit dans des ports où ils trouvent nos consuls, soit en Algérie, ont avantage à être de bonnes relations avec les chrétiens, surtout français. Aussi gardent-ils religieusement le secret qu'ils avaient découvert".

Troisième réseau : le marocain :

Dès Tanger le Consul lui a remis une lettre du Chérif d'Ouezzane (un descendant du Prophète) Moulay Abd es Salam le patronage de cette haute autorité religieuse lui sera utile même dans le Sud et l'Est du Maroc.

Autre autorité religieuse Sidi er Rami, le Moqadem de la grande Zaouïa de Moulay Idriss de Fès qui lui ouvre le chemin de Taza car, "en ces lieux où le Sultan n'a aucun pouvoir, c'est un homme tout puissant" et il explique longuement le fonctionnement de la zaouïa.

Et puis, là aussi les grandes familles marocaines.

À Bou el Djad "Ici ni Sultan ni Makhzen : rien qu'Allah et Sidi Ben Daoud". Vieille et auguste famille qui lui permet d'explorer une contrée difficile, le Tadla. Il y est vite reconnu comme officier français et son amitié avec le petit-fils de Sidi ben Daoud va durer longtemps. "Je ne puis dire ce qu'il fut pour moi pendant les jours que nous voyageâmes ensemble : durant les marches il plaçait sa monture près de la mienne et me donnait des explications sur tout ce nous parcourions, rencontrions, apercevions. Voulais-je dessiner ? il s'arrêtait. Il cachait dans ses larges vêtements une partie de mes instruments et me menait dans un lieu écarté pour faire mes observations".

Onze ans plus tard à Beni Abbès, Charles de Foucauld devenu prêtre, devait recevoir, à sa grande surprise la lettre suivante du jeune Driss el Cherkaoui devenu chef de la zaouïa : "Je désire énormément avoir quelques nouvelles de votre part car il a longtemps que je ne suis pas au courant de votre santé. Dernièrement j'ai demandé sur vous à monsieur le Consul de France d'ici. Il m'a dit que vous-vous trouviez à Jérusalem dans la Terre Sainte à l'honnête service de Dieu. Je vous félicite et je suis bien certain que le monde ne vous intéresse plus. Veuillez avoir la bonté d'écrire à monsieur l'Ambassadeur de France à Tanger pour lui montrer mon travail et mes efforts avec vous pendant votre séjour ici à Kasba Tadla. Je vous remercie infiniment d'avance en félicitant de nouveau le beau métier que vous obtenez. Hadj Driss el Cherkaoui à Bou el Djad."

Lettre adressée à l'officier "Foukou" à Alger.

À Tissint Foucauld est reçu chez Hadj Bou Rhin, dont il fait le plus grand éloge, avec qui il fait le voyage aller-retour Tissint - Essaouira qui n'est pas une petite excursion (de novembre 1883 au 31 mars 1884). Il n'hésite pas à lui dévoiler son nom, sa mission.

Amitié fidèle, mais les lettres envoyées de l'un ou de l'autre côté de la frontière algéro-marocaine ne parviennent semble-t-il jamais à leurs destinataires.

Dans l'ensemble les "Hadj", c'est à dire tous ceux qui avaient fait le pèlerinage à la Mecque, accueillirent bien le voyageur, et Foucauld fit leur éloge à plusieurs reprises.

Malgré tous ces réseaux, voyager au Maroc n'était pas de tout repos. Il y avait tout d'abord la différence entre bled maghzen et bled siba. Le premier c'était le pays soumis au sultan, en principe contrôlé par ses troupes. On peut y voyager seul mais ce n'est pas très sûr, mieux vaut avoir un garde guide mais un seul suffit. Dans le bled siba, le pays insoumis, c'est l'aventure. On peut être attaqué de jour comme de nuit et parfois par toute une troupe. D'où la nécessité d'être accompagné par des gardes armés et à cheval (à condition que ces gardes ne trahissent pas). *Les cavaliers portent sabre et fusil. Heureusement il y a debiba, anaïa et zettat.*

La debiba c'est l'achat, longuement négocié et monnayé d'une protection (anaïa) octroyée par un seigneur local, caïd ou chérif. Souvent on écrit même le texte de la debiba car ces actes se transmettaient de père en fils. On a droit alors à la protection d'un ou deux zettat, les gardes armés qu'il faut aussi payer. Ces formalités sont longues et coûteuses et en outre, pas toujours sûres.

Et pendant onze mois, Charles de Foucauld dessine, note, calcule les altitudes surtout dans les régions montagneuses, la largeur et la profondeur des oueds... (rien de mystique ou de religieux !)

Son récit de voyage d'une rigueur scientifique suit toujours le même plan. Étapes du parcours précisé avec dates, heures, descriptions topographiques, souvent un petit croquis d'une exactitude rigoureuse, notes sur le relief, les types de roches, les rivières, la végétation, l'habitat et pour finir les habitants avec leurs costumes et coutumes et très important leur appartenance à telle ou telle tribu, au bled maghzen ou bled siba, leur langue... Le topographe se double d'un ethnologue.

Il n'est pas étonnant que beaucoup plus tard en 1923, le général Giraud se soit servi de la *Reconnaissance* pour les dernières campagnes de soumission au protectorat.

Foucauld précurseur militaire :

Les géographes et cartographes ultérieurs du Maroc lui rendront aussi hommage. En 1924, il fut décidé d'utiliser ses relevés pour "asseoir" les photographies aériennes nécessaires aux nouvelles techniques. L'un des officiers topographes, Théophile Jean Delaye, est bouleversé par le battement d'aile par lequel le pilote en fin de mission, au-dessus de Tazenaght, rendit à l'explorateur l'hommage que lui devait la science. Montagnard et surtout dessinateur et peintre Th. J. Delaye suit ensuite à pied l'itinéraire pour composer son superbe album *En suivant Foucauld*. "Ses descriptions nous révélèrent pour la première fois les pays du Sud marocain dont aucun voyageur avant lui n'avait pu débrouiller le chaos. Voilà pourquoi dans ces régions, vite qualifiées de désert, nous découvriions tout un monde de tribus, de clans, de chefs berbères avec ses différences, ses misères et ses grandeurs".

Foucauld précurseur ethnologue :

Dans cette sympathie grandissante pour le Maroc, Foucauld découvrait aussi la beauté, beauté des paysages ruraux, des campagnes verdoyantes du Nord-Ouest, des vergers croulants sous les fruits de Chechaouen ou de Taza.

“Sur les flancs du djebel Béni Hasar des champs de blé s’étagent en amphithéâtre et le couvrent d’un tapis d’or”. Au milieu des blés, brille une multitude de villages entourés de jardins. Ce n’est que vie, richesse, fraîcheur...

Et pour Taza : “les maisons possèdent des citernes dont l’eau est délicieuse et glacée. Des jardins superbes, arrosés par une foule de ruisseaux, entourent la ville de tout côté : c’est une épaisse forêt d’arbres fruitiers sans exemple peut-être au Maroc.

Et, dominant la beauté des villes, l’allure grandiose des montagnes, qu’il trouve rudes et sévères, apparaît la fascination du désert.

Foucauld précurseur saharien.

“En arrivant à Tissint, un monde nouveau a commencé pour moi. L’œil se porte vers le midi sans rencontrer une seule montagne, la Hamada brûlée et morne contraste avec les oasis : végétation admirable, forêt toujours verte de palmiers, ksar pleins de bien être et de richesses. Travaillant dans les jardins ou étendue nonchalamment à l’ombre des murs, une population noire, les Harratin, d’esclaves vêtus de cotonnade indigo. Là on sème en décembre, point d’hiver, l’air n’est jamais froid et le ciel toujours bleu, là on récolte en mars”

Foucauld devient poète dans ce sud marocain. Au pied du Ksar de Tanzida : “La lune qui brille au milieu d’un ciel sans nuages jette une clarté douce, l’air est tiède, pas un souffle ne l’agite. En ce calme profond, au milieu de cette nature féérique, j’atteins mon premier gîte du Sahara. On comprend, dans le recueillement de nuits semblables, cette croyance des Arabes à une nuit mystérieuse, Leila el Kedr, dans laquelle le ciel s’entrouvre, les anges descendent sur la terre, les eaux de la mer deviennent douces et tout ce qu’il y a d’inanimé dans la nature s’incline pour adorer son Créateur”.

Alors, séduit par l’Islam ? Certes il y trouve le goût de la prière, la beauté simple des gestes, le sens de la communauté mais l’inconstance des paroles et des attitudes, la permanence de l’esclavage et l’abaissement féminin heurtent par trop son sens de l’honneur.

Il est revenu, mûr pour une autre aventure, intérieure celle-là.

Marie-Claude Berger

Avril 2016